

La latence à tous les âges

En s'inscrivant dans la continuité des travaux freudiens et post-freudiens sur la latence, François Marty et Mélanie Georgelin proposent une conception novatrice de la latence : un processus qui œuvre durant la vie entière et qui soutient l'humain aux prises avec la violence de la pulsionnalité interne et de la réalité externe. Le processus de latence contribue ainsi à « traiter cette violence pour la transformer en acte de penser », écrit F. Marty dans les toutes premières lignes de ce livre.

À TOUS LES ÂGES DE LA VIE

Théoriquement dense, cet ouvrage est rendu accessible grâce aux histoires *cliniques*. Ici, elles foisonnent et témoignent tant de l'ancrage clinique des auteurs que de l'importance que prend le processus de latence dans la clinique *à tous les âges de la vie*. C'est bien à cet endroit que repose l'originalité de la thèse des auteurs : si « la latence construit le temps [...] favorise l'instauration d'un temps subjectif en soi [la temporalité psychique] » (p. 44), elle n'est pas *qu'un temps* (ce temps entre-deux que Freud avait déjà bien identifié) mais aussi et surtout un *processus* qui peut intervenir à tous les âges de la vie et particulièrement quand le sujet fait l'épreuve d'une période de changements pouvant menacer son intégrité narcissique. Les auteurs proposent de « généraliser » la fonction de la latence dans l'économie psychique, en l'étendant de la naissance à la mort. Outre la période de latence des 6-12 ans déjà bien identifiée, les auteurs explorent la « latence première » chez le bébé, associée à l'intériorisation de la contenance maternelle, une « seconde latence » chez l'adolescent qui endigue et sublime la violence pubertaire et même une ultime latence au grand âge, du temps de la retraite au travail du trépas.

LES BIENFAITS DE LA LATENCE

« Attendre, penser, temporiser, prendre de la distance, réaménager, faire preuve de souplesse dans ses investissements et désinvestissements [...] », voilà les fonctions de ce processus aux vertus non négligeables. Elle est antipsychotique parce qu'elle secondarise les excitations pulsionnelles qui menace l'enfant de l'intérieur, évitant ainsi un enfermement narcissique qui empêche toute rencontre avec un autre. Elle constitue le meilleur traitement préventif de l'agir violent et a une vertu anti-traumatique en renforçant le rôle de pare-excitation (élément fondamental dans la lutte contre le traumatisme de la puberté). La latence aide l'enfant à tolérer en lui la discontinuité de son développement. En œuvrant à éprouver la passivité, la latence est un processus décisif dans l'intégration du féminin (enjeu pour chacun des sexes). Pour résumer, la latence arme l'enfant contre la violence interne, régule l'excitation pulsionnelle (fonction pare-excitante), permettant au sujet d'investir les représentations de mots pour mieux intégrer psychiquement ses relations avec son environnement et avec son corps malgré leurs transformations (la naissance, la puberté, le devenir adulte, le vieillissement).

RETOUR SUR UN CONCEPT

Avant d'être mise à l'épreuve de la clinique, cette hypothèse d'un processus de latence est agrémentée par toute la théorie psychanalytique relative à la latence et au latent. Les auteurs retracent parfaitement l'histoire de ce concept : ils partent des apports de Freud pour arriver à des conceptualisations plus contemporaine, en particulier la notion de « seconde latence » à l'adolescence (esquissée chez Freud, repris particulièrement par A. Green). Pour affiner leur théorisation, les auteurs ont recours à d'autres concepts – certes bien connus en psychanalyse mais

jamais reliés à la notion de latence – tels que la contenance (rêverie) maternelle (Bion), les enveloppes psychiques (Anzieu), l'identité narrative (Ricoeur), la temporalité psychique ou encore le travail du trépas (De M'Uzan), faisant du processus de latence une sorte de métaprocessus en incluant donc d'autres.

Fidèle à la méthode freudienne de la recherche en psychanalyse, les auteurs partent de la clinique des « ratages » de la latence (la MARTY, F. et GEORGELIN, M. violence agie chez l'enfant et l'adolescent, l'addiction, la perversion) pour asseoir leur hypothèse et montrer comment ce travail est indispensable à la vie psychique. Loin de ne faire que décrire une psychopathologie de la latence, F. Marty et M. Georgelin nous enseignent comment la psychothérapie peut venir offrir une deuxième chance à ces enfants, adolescents, adultes ou personnes âgées pour leur processus de latence. Outre la psychothérapie individuelle ou la cure analytique, les auteurs soulignent comment l'institution peut venir *au secours* de la latence. Les institutions thérapeutiques évidemment (on pense aux ITEP dans lesquels M. Georgelin a eu une longue expérience), mais aussi l'institution familiale qui est le premier espace de transmission de la capacité de latence.

UN OUVRAGE POLITIQUE

Aussi, j'insisterai sur la valence « politique » de cet ouvrage. Les auteurs ont le courage de défendre une idéologie, celle de « prendre le temps », de s'ennuyer pour mieux rêver, car sans cela, pas de latence... Défendre cette idée n'est pas neutre à l'époque où l'homme moderne est devenu un *homme pressé*. Loin de n'être que constat philosophique, ce rapport au temps bouscule nos pratiques cliniques et pédagogiques. La psychanalyse, « trop lente », se voit remplacée par des thérapies « brèves » et surtout médicamenteuse qui n'offrent que de la contention (de « l'hyperactivité ») au détriment d'une contenance sans laquelle l'enfant, l'adolescent mais aussi l'adulte, ne peut mûrir en toute sécurité. Il n'est d'ailleurs pas anodin, comme le relève les auteurs, que « la latence voit son espace rétrécir sous la poussée du social » (p. 67) pour laisser place à la « préadolescence ». Or, si le temps de préparation indispensable pour affronter la violence pubertaire est empêchée, les adolescents passent à l'acte (tentative de suicide, scarification, addiction, délinquance criminelle...) pour tenter de trouver un apaisement. Les auteurs trouveraient dans le récent film *Mignonnes* de Maimouna Doucouré (2020) une illustration de leur conviction. On y suit le parcours de jeunes filles pré-pubères qui exhibent leur corps à travers des mouvements vulgaires et hypersexualisés en répétant une chorégraphie pour préparer un concours de danse. Amy, le personnage principal, se fascine pour cette danse qui semble l'aider à éclairer les mystères du féminin qui n'ont été jusque-là qu'obscurcies par les femmes de sa famille. Mais cette manœuvre échoue et lorsque la puberté éclate, Amy est dans l'incapacité d'intégrer cette nouvelle réalité corporelle. En pensant saisir à travers la danse le pouvoir attractif du corps féminin sur l'homme, Amy ne peut faire que l'amer constat que son corps est réduit à un statut d'objet consommable. Lors de la scène finale, Amy rejoint des petites filles qui jouent à la corde à sauter. Son visage s'illumine en retrouvant ainsi sa part d'enfance si vite dissipée, sa latence si vite survolée.

CONCLUSION

Pour conclure, il me semble important de signifier que cet ouvrage résulte d'une rencontre. François Marty a pour objet central de ses recherches (depuis sa thèse de 1993), l'adolescence et en particulier le rôle qu'y joue la violence (sous toutes ses formes). Au fil des années, ses recherches l'ont conduit à s'intéresser à la latence dont le rôle est justement de traiter la violence. Cette étude relative à la fonction pare-excitante de la latence a été largement enrichie par la clinique, entre autres celle que Mélanie Georgelin lui a partagée, celle des enfants violents que cette dernière a suivi en Institut Thérapeutique Educatif et Pédagogique (ITEP). La rencontre de ces deux cliniciens, psychanalystes, a d'abord donné naissance à la thèse de M. Georgelin (2018). C'est dans le cadre du

séminaire doctoral qu'un dialogue autour de la latence s'est amorcé pour se concrétiser aujourd'hui par ce livre. Celui-ci est extrêmement agréable à lire, « facile » même pourrait-on dire, non pas parce que le sujet qui y est abordé est simple – au contraire la latence est un mot « complexe » (au sens d'E. Morin) –, mais parce que les auteurs, tous deux bien expérimentés dans l'enseignement universitaire, font preuve d'une grande pédagogie. La théorie qui y est développée est ainsi rendue accessible (au grand public) grâce au recours à l'analogie, la métaphore, l'image mais surtout grâce aux histoires et aux contes qui y sont racontés. Bref, pour l'écriture de ce livre, les auteurs se sont appuyés sur leur propre processus de latence.